

Lehren.

De 7180



5035.



5035.

# L'Allégorie mystique Hây ben Yaqzân

D'AVICENNE

TRADUITE ET EN PARTIE COMMENTÉE PAR

M. A. F. MEHREN

---

Extrait du MUSÉON.

---



LOUVAIN

TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE  
rue de Namur, 22

—  
1886

DAVIDSON

REPORT ON THE

RESEARCH

CONDUCTED



1907

UNIVERSITY OF SACHSEN-ANHALT



# L'Allégorie mystique Hây ben Yaqzân

D'AVICENNE

*analysée et en partie traduite par M. A. F. MEHREN.*

Parmi les petits traités d'Avicenne ayant une certaine importance pour fixer les vues particulières du grand maître de la philosophie orientale, se trouve l'allégorie portant le titre de *Hây b. Yaqzân*, qui a été l'objet de beaucoup de discussions et de doutes, même quant à son existence réelle. Le nom nous était connu, depuis longtemps, par le roman célèbre d'Ibn Thofeil, philosophe espagnol [† 1185 Ch.], mort à peu près 150 ans après Avicenne. Ce dernier traité, d'un charme particulier, qui nous expose la possibilité du développement de l'homme placé même dans la solitude complète et privé de toute communication avec les parties civilisées du monde, nous a été rendu familier par l'édition du célèbre Pococque (1) et par les traductions nombreuses qui en ont été faites dans la plupart des langues européennes.

Longtemps déjà auparavant, Avicenne s'était servi du même nom allégorique, comme nous l'avons vu, p. e. dans le traité, publié récemment dans cette revue, « sur le rapport de la responsabilité humaine avec le destin » (2); lorsque pendant les luttes entre les princes de Hamadhan et d'Ispahan il fut emprisonné dans la forteresse de *Ferdédjân* située tout près de la première ville (3), et composa le traité particulier portant le même nom, où il nous expose bien clairement le sens qui se rattache à la personnification de cette notion mystique. Bien que Ibn-Thofeil nous dise dans

(1) Epistola Abi Jaafar Ebn Thofeil de Hai b. Yokdhân, Oxonii 1700.

(2) V. *Muséon* de l'a. 1885, p. 335 suiv. et p. 595.

(3) V. *Dictionn. géogr. de la Perse*, Barbier de Meynard, p. 417, et mon article « *La philosophie d'Av.* », dans *Muséon* de l'a. 1882, p. 395.

sa préface (1) qu'il a emprunté les noms seuls de son roman à Avicenne, on a confondu les deux traités ou bien on les a mis en rapport plus ou moins intime l'un avec l'autre; ainsi p. e. dans l'édition du roman d'Ibn-Thofeïl qui a paru tout récemment à Constantinople [1299 Hedj.], on lit ce titre : « Traité Hây b.-Yaqzân sur la philosophie orientale que l'Imâm Abou Djafar b. Thofeïl a tiré des ouvrages précieux du grand maître Abou Ali ben Sinâ », et sur la dernière feuille on a fait remarquer ceci : « Ibn Khalliân » mentionne ce traité, sous l'article d'Ibn Sina, comme » appartenant à cette auteur; peut-être l'a-t-il écrit en persan; alors nous en aurions une traduction arabe, faite par Ibn Thofeïl ». Comme je possède moi-même une copie du traité original, faite sur les manuscrits de Leyde et de Londres, l'existence et l'authenticité en sont incontestées. Elles ont été en outre, depuis bien longtemps, constatées par le témoignage de *Djouzjdjâni*, disciple d'Avicenne (2), qui nous a laissé une liste des ouvrages de son maître et par celui d'*Ibn Khalliân* et de *Hagi Khalfa* (3). Il se trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Londres (4), d'Oxford et de Leyde (5). Dans le catalogue des manuscrits orientaux du Brit. Museum, on a très justement fait remarquer, que le petit traité, ne comprenant que 3 feuilles in-4° d'une écriture serrée, contient une allégorie sur l'intellect actif; et dans celui des manuscrits de la bibliothèque de Leyde M. de Goeje en a copié le commencement en ajoutant la remarque que, quant au contenu, il est bien différent du roman d'Ibn-Thofeïl et n'a avec lui de commun que le nom seul. Il est donc évident qu'Avicenne — [si non al-Kindi ou al-Farâbi, l'un et l'autre prédécesseurs du philosophe, ce qui est bien peu probable] — a le premier introduit ce personnage allégorique dans ses traités dialectiques, et qu'il a

(1) V. l'éd. c. p. 27 : ... dum tibi describam historiam H. b. Jokdhan et Absali et Salamani quibus nomina imposuit Alscheich Abu Ali.

(2) V. l'art. c. du *Muséon* de l'a. 1882, p. 397.

(3) V. *Biogr. dictionary* by M. G. de Slane, t. I, p. 443 suiv., et H. Khalfa, lex. Bibliogr., t. III, p. 393.

(4) V. Cat. cod. manuscrpt. or. Mus. Brit., p. 447, n° 978 n° 2.

(5) V. Cat. cod. or. Bibl. Bodleyanæ ed. Uri, t. I, n° 456 et Cat. cod. or. Acad. Lugd. Bat. t. III, p. 328-29,

enfin donné lui-même, dans cette petite dissertation, l'explication du sens mystique qui s'y rattache. Comme nous le verrons dans la suite, l'opuscule d'Avicenne a acquis de la célébrité dans la philosophie orientale, tellement qu'il a passé par la traduction ou le remaniement bien maladroit d'Aben-Ezra, dans la littérature rabbinique; c'est pourquoi nous avons jugé à propos d'en donner une analyse un peu détaillée, et en quelques endroits une traduction verbale. Quand à sa forme, ce traité a été composé en un style de rhétorique, obscur et contourné, dont les difficultés sont augmentées par une terminologie tellement mystique qu'il ne m'eût été possible, je le pense bien, d'en saisir le vrai sens, si je n'eusse rencontré dans le Brit. Muséum le commentaire d'Ibn-Zeylâ (1), disciple d'Avicenne, qui me fut d'un grand secours.

La justesse de mon appréciation se montrera, je l'espère, dans les cas où tout en rendant les phrases mystiques d'Avicenne, j'aurai besoin d'y ajouter, pour être compris, l'explication d'Ibn Zeylâ. Parmi les traités nombreux d'Avicenne, je n'en ai trouvé heureusement qu'un seul qui l'égale en fait d'obscurité; c'est la petite dissertation appelée *l'oiseau* (2) qui ne comprend qu'un peu plus d'une feuille du manuscrit de Leyde, et que j'aurai, j'espère, l'occasion de faire connaître aux lecteurs de notre Revue dans son contenu quelque peu bizarre.

#### A. INTRODUCTION DE L'ALLÉGORIE.

L'auteur après avoir déclaré qu'il a enfin cédé à l'instigation de ses amis qui lui avaient demandé de composer un traité à part sur Hay ben Yaqzân, continue en ces termes.

*« Pendant mon séjour dans mon pays, je me sentis disposé à faire avec mes amis une petite excursion aux lieux de plaisance du voisinage, et tout en flânant j'ai rencontré un vieillard qui, malgré son âge bien avancé, était plein d'une ardeur juvénile, sans être courbé ni blanchi par*

(1) V. Cat. cod. or. Mus. Brit., N° 978, p. 448, n° 3.

(2) V. Ibid., p. 450, N° 26 et 28 et Cat. cod. or. bibl. Acad. Lugd. Bat. vol. III, p. 329 N° 10.

les ans. Saisi d'un désir irrésistible de l'aborder et d'entrer en conversation avec lui, je m'adressai à lui avec mes compagnons et, après les salutations ordinaires, j'entamai la conversation en lui demandant de me faire connaître la situation dans laquelle il se trouvait, ses relations, son métier; enfin son nom, sa famille et son pays ». Quant à mon nom et ma famille, me répondit-il, « je m'appelle Hay b. Yaqzân, et ma ville natale est Jérusalem; quant à mon métier, il consiste à errer dans toutes les régions de la terre en suivant toujours la direction donnée par mon père qui m'a confié les clés de toutes les sciences et m'a guidé sur les sentiers de toutes les contrées du monde jusqu'à ce qu'il ait atteint les confins les plus reculés de l'univers. « Nous continuâmes alors de lui poser des questions sur les diverses sciences et de le sonder quant à leurs profondeurs, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la science de la physiognomonie: là je l'ai trouvé doué d'une précision merveilleuse et c'est par elle qu'il commença son discours ».

Avant de continuer le récit, nous devons expliquer ce commencement un peu diffus qui veut simplement dire: Pendant le séjour de l'âme dans mon corps, je me sentis saisi du désir, sous le guide de mon imagination et de mes sens extérieurs et intérieurs, d'examiner les intelligibles les plus accessibles à ma force intellectuelle; ainsi plongé dans mes méditations, j'ai réussi à me trouver en contact avec l'intellect actif, dont j'ai éprouvé depuis bien longtemps les effets salutaires, et qui m'a conservé jeunesse et vigueur inaltérées. Enhardi par l'homogénéité de notre nature, j'osais l'aborder et entrer en conversation avec lui et soumettre mes sens intérieurs à la réception de la grâce divine émanant de son être. Ainsi encouragé par sa prévenance et disposé à recevoir ses communications, je commençai à examiner sa nature sublime, exempte de toute l'impureté de la matière et pourtant, dans un certain sens, liée au monde matériel, et ses propriétés essentielles. La vie comprenant les deux conditions nécessaires du développement intellectuel, les sens et le mouvement, il s'appelle lui même *Hay*, c'est à dire « le vivant » et en ajoutant *ben Yaqzân*, c'est à dire fils du vigilant, il indique, qu'il tire son origine d'un être plus haut que lui, l'être suprême, toujours vigilant qui



n'a pas besoin de repos. Sa ville natale est la sainte cité de *Jérusalem*, purifiée de toute souillure mondaine, et son métier celui de parcourir les régions de la plus haute intelligence pour pénétrer dans l'essence de son père céleste qui lui a confié la science de toutes les formes et lui a révélé leur mystère par l'intuition instantanée, bien différente de la conception ordinaire de l'homme. Favorisé ainsi pleinement par sa grâce, nous sommes arrivés à la métaphysique et la logique, sciences par lesquelles on arrive, par des conclusions sûres et évidentes, à la connaissance de ce qui est éloigné et occulte; c'est pourquoi il les indique par le nom de physiognomonie qui juge l'intérieur caché d'après la manifestation extérieure. —

Après cet exorde que nous avons rendu à peu près verbalement, nous continuerons l'introduction en l'abrégeant, les notes placés en dessous contiendront les éclaircissements nécessaires.

« La logique est une science, continua notre vieillard, dont le revenu est payé en argent comptant; elle manifeste tout ce qui est caché par la nature et pourra te donner du plaisir ou du regret; elle indique chez toi une disposition exquise du naturel et l'affranchissement de tout ce qui se rattache au monde, et des inclinations sensuelles. Si sa main salutaire te touche, elle te purifie, mais si ta faiblesse te fait chanceler, tu seras exposé à la ruine, environné, comme tu l'es toujours de tes mauvais compagnons, dont tu t'efforceras en vain de te débarrasser (1). Quant à ton compagnon le plus proche (c'est à dire l'imagination), il est bavard, confus, riche en futilités et faussetés; il t'apporte des formes étrangères à ta connaissance, des nouvelles où le vrai se mêle au faux, la vérité au mensonge, et cela bien qu'il soit le guide et l'éclaireur nécessaire. Très souvent il te transmet des nouvelles peu convenables à ta dignité et ta position, et tu devras t'efforcer d'y démêler le vrai du faux et d'y séparer l'exact de l'erronné; mais malgré tout cela, il

(1) Les mauvais compagnons de l'homme qui l'empêchent d'aborder les Intelligibles, sont la *fantaisie déréglée*, l'*irascibilité* et la *concupiscence charnelle*, (*ὄργη* et *ἐπιθυμία* d'Aristote); c'est la mort seule qui l'en délivrera, quand il sera transporté dans les contrées célestes du vrai repos.

t'est bien nécessaire, et te serait très salutaire, si ce n'était la confusion t'accable et le faux témoignage t'entraîne dans l'erreur.

Mais voilà ton compagnon de droite [l'irascibilité] ! il est encore plus impétueux, et ses attaques ne se peuvent que bien difficilement repousser par la raison, ou éloigner par la dextérité. Il ressemble au feu ardent, à la cataracte inondante, à l'étafon furieux ou à la lionne privée de ses petits. — Il en est de même de ton compagnon de gauche [la concupiscence charnelle] ; son mal dérive de la voracité et de la sensualité insatiable ; il ressemble à cet égard au cochon affamé qu'on a lâché à la pâture. Tels sont tes compagnons, pauvre mortel ! auxquels tu es enchaîné, et dont rien ne te peut délivrer, si ce n'est l'émigration vers ces contrées, où de semblables convives sont inconnus (1). Mais tant que ce voyage ne t'est pas permis, et qu'il t'est impossible de fuir de ces compagnons, que ta main, du moins, les dompte et ta force les gouverne ! garde-toi bien de leur lâcher les brides et de t'abandonner à leur volonté ; si tu te tiens fort, ils seront soumis, et tu les subjugueras. Enfin comme ruse de guerre, tu pourras te servir du mauvais géant de l'irascibilité contre la concupiscence insatiable, et, par contre, peut-être, repousser les attaques du premier par la souplesse de ton compagnon mou et efféminé, de la concupiscence ; ainsi ils seront subjugués, l'un par l'autre. Mais surtout veille sur ce premier compagnon, faux et capricieux (c'est à dire l'imagination) (2), ne te confie jamais à lui à moins qu'il ne t'apporte une garantie sûre de la part de Dieu : alors il t'apportera la vérité, et il ne faudra pas rejeter son assistance ; même si ses avis étaient mêlés d'erreurs, tu pourrais encore en tirer quelque chose de vrai et de constant ». — Après que j'eusse entendu cette description de mes compagnons, je commençai à en reconnaître la justesse et l'ayant trouvée parfaitement conforme à la

(1) Le moment de la délivrance ne dépendant pas de la volonté humaine. il faut nécessairement pendant la vie lutter contre ces adversaires et tâcher d'une manière ou d'autre de les dompter.

(2) L'imagination est nécessaire à toute conception humaine, mais elle est dangereuse, si elle n'est pas guidée par la grâce divine ou par une règle de conduite sûre.

vérité, je les traitais tantôt doucement, tantôt par la violence; tantôt j'eus sur eux le dessus, tantôt je ne réussissais pas. Mais j'invoquais constamment l'aide de Dieu dans mes rapports avec eux jusqu'à ce que, selon sa volonté, j'en fus délivré. En attendant, je me préparais au voyage que je désirais bien vivement accomplir guidé par le vieillard, et celui-ci ajouta encore ce dernier avertissement: « Toi et tes pareils serez toujours arrêtés pendant ce voyage (1), et la route vous sera bien difficile, à moins que tu ne réussisses à te séparer pour toujours de ce monde; mais tu ne peux avancer le terme fixé par Dieu. Il faut donc te contenter d'un voyage interrompu de temps en temps; tantôt tu feras route, tantôt tu t'abandonneras à tes compagnons. Quand tu t'adonneras de tout cœur au voyage, tu réussiras, et l'influence de tes compagnons sera anéantie; au contraire, si tu es de connivence avec eux, tu seras assujéti à leur influence, et tu te déroberas à la mienne jusqu'au moment où tu réussiras à te délivrer entièrement de leur société.

Pendant le courant de notre discours, je lui demandai des renseignements spéciaux sur chaque climat de l'univers, dont il possédait une connaissance ample et sûre, et il me répondit (2):

#### B. DESCRIPTION DU VOYAGE.

« L'univers embrasse trois parties: *l'une* comprend le ciel visible et la terre, dont la nature est connue par l'observation des sens et par des traditions claires et certaines; quant aux deux autres, elles sont toutes merveilleuses; *l'une est du côté de l'Ouest, et l'autre du côté de l'Est.* Chacune de ces parties est séparée de notre terre par un voile que réussissent seuls à pénétrer les élus favorisés par la grâce divine, mais d'où est exclu l'homme qui se

(1) Le vieillard H. b. Yaqzân fait remarquer que l'homme ne peut s'élever jusqu'aux Intelligibles par l'intuition subite et calme, mais qu'il y parvient graduellement et par intervalles, se contentant de les saisir en parties par le développement de son intelligence.

(2) L'Intellect actif commence ici à instruire l'homme de la voie à suivre pour acquérir l'intelligence de tout l'univers, en tant qu'il comprend les mondes sensible et spirituel; il en indique les trois parties: le *monde terrestre*, le *monde de la matière* et le *monde des formes éternelles*.

confie à ses forces naturelles seules. Ce qui en facilite l'entrée, est l'ablution faite dans les eaux ruisselantes de la fontaine qui se trouve tout près de la source animale à eau stagnante (1). Le voyageur qui en a trouvé le chemin et s'est abreuvé à ses eaux salutaires, sentira son intérieur pénétré d'une force merveilleuse, qui lui fera traverser d'horribles déserts, sans rester plongé dans la vaste mer qui l'environne ; sans fatigue il montera les sommets du mont Qáf, et les gardiens de l'enfer perdront tout pouvoir de le saisir et de le jeter dans l'abîme ». A notre demande de nous expliquer plus précisément la situation de cette fontaine, il dit : « Vous connaissez sans doute les ténèbres perpétuelles environnant le pôle (2), où pendant toute l'année aucun rayon du soleil ne pourra pénétrer jusqu'au temps fixé par le Seigneur. Celui qui y entrera sans être saisi d'horreur, aboutira à une plaine immense, éclairée par une lumière abondante ; il trouvera d'abord cette fontaine ruisselante dont les eaux se déversent sur le vaste terrain qui sépare des deux côtés notre terre des terrains ci-dessus nommés (c'est à dire la matière et les formes).

Celui qui se lave dans ces eaux, restera toujours au-dessus et ne sera pas submergé dans leurs profondeurs ; au contraire, il gravira les hauteurs sans aucune difficulté jusqu'à ce qu'il parvienne à aborder l'une ou l'autre limite des deux terres inconnues ». A notre demande de nous faire connaître la côte occidentale qui avoisine notre terre, il nous donna les renseignements suivants :

I. *La matière.* — A l'occident le plus reculé se trouve

(1) Les eaux ruisselantes signifie la logique et la métaphysique qui préparent l'homme, moyennant des connaissances positives, à s'élever à l'inconnu ; parce qu'elles provoquent le raisonnement et la discussion, elles sont appelées ruisselantes. Les eaux stagnantes du voisinage indiquent les sciences positives qui ne servent que de base à la philosophie. L'homme abreuvé des eaux fraîches et ruisselantes de la philosophie saisira l'ordre de tout l'univers, sans se perdre dans la confusion des détails et des formes innombrables ; il montera les hauteurs de la science (la montagne de Qáf environnant), sans être retenu par les hésitations infernales.

(2) Le pôle environné des ténèbres est l'âme humaine qui destinée à diriger le corps est privée de toute force pour s'élever à la vérité, si elle n'est pas guidée par la grâce divine, mais alors, elle aboutira à la pleine lumière et saisira le but de la création et son perfectionnement.

une grande mer appelée dans la révélation divine *mer bourbeuse* (1); c'est là que le soleil se couche, et elle s'étend du côté d'une *terre* désolée et stérile au delà de toute mesure, et où il n'y a pas d'habitants stables, mais seulement des passagers, où des ténèbres profondes sont partout répandues. Ceux qui s'y sont réfugiés sont exposés à toute espèce de déceptions : le soleil n'y répand qu'une faible lumière, le sol est complètement stérile; on y bâtit pour la destruction, on y élève des demeures pour la désolation; il y règne constamment des querelles et des luttes; dès qu'un parti s'est élevé au pouvoir, il s'empare des propriétés de celui qui l'a précédé et en chasse les possesseurs. Telle est leur manière de vivre, à laquelle ils ne dérogent pas. Il s'y trouve toute espèce d'animaux et de plantes, mais lorsqu'elles se développent, elles prennent des formes étranges et nouvelles.

Ce climat stérile, scène constante de luttes, de combats et de désordres, prend sa lumière à une grande distance, et au delà de celle-ci s'étendent d'autres terres; la plus reculée, celle qui se trouve aux environs du lieu où sont fixées les colonnes du ciel, ressemble beaucoup à notre terre; comme celle-ci, elle est stérile et n'est habitée que par des passagers qui viennent s'y fixer un temps. Elle tire également sa lumière d'un point très éloigné, plus rapproché d'elle pourtant que de la sphère de notre terre. Elle est la base des sphères célestes, comme notre terre est la base du monde élémentaire; c'est pourquoi sa population bien qu'éparse est plus stable, n'étant pas exposée à l'invasion de formes nouvelles et à leurs changements continuels ».

(1) La *mer bourbeuse* (V. Cor., s. 18, v. 84) indique la matière provoquée à la vie par le soleil couchant, c'est à dire par la forme; entrant à tout moment en union avec une forme nouvelle et changeant continuellement, les êtres du monde naissent et périssent, et il n'y a pas de stabilité, les formes se renouvelant toujours, la dernière chassant la précédente. Ce climat, c'est à dire notre terre, comprend diverses divisions destinées aux minéraux, aux plantes, aux animaux et aux êtres humains, tous soumis au changement continu des formes; au delà commencent les régions des corps célestes, dont le premier et le plus proche est la Lune. Les êtres qui s'y trouvent sont périssables, puisqu'ils proviennent de la matière; mais ils ne sont pas assujétis au changement perpétuel des formes causé par la dissolution des êtres en leurs éléments, changement qui appartient aux créatures terrestres.

Après cette description de la terre et de la lune, suivent celles toutes semblables, de Mercure, Venus, du Soleil, de Mars, Jupiter, Saturne, de la sphère des étoiles fixes et de l'Ether; comme elles sont composées des phrases empruntées à l'astrologie orientale, nous les omettons ici à l'exception de la dernière, la neuvième ou celle de l'Ether, qui est décrite ainsi: « Vient enfin un royaume, dont les limites sont restées inconnues jusqu'à présent; on n'y trouve pas de villes, ni de districts, rien d'accessible à la vue de l'homme; il est peuplé par les âmes angéliques, mais on n'y trouve pas d'être corporel; c'est de là que vient le destin divin. et au delà on ne trouve plus rien (1). Tous ces climats que nous venons de décrire, sont situés à la gauche ou à l'Ouest de notre terre.

II. *Les formes.* — Si tu tournes à droite ou vers l'Est, il se présentera à tes yeux toute une région où il n'y a ni être humain, ni plante, ni arbre, ni minéral; ce n'est qu'une plaine immense, une mer étendue, de l'air comprimé et du feu ardent; l'ayant traversée tu arriveras à un climat montagneux, abondant en rivières rapides, en vents impétueux et nuages condensés; là tu trouveras de l'or et de l'argent, de pierres précieuses et communes de tout genre et de toute espèce, mais point de plantes. Elles abondent dans le climat adjacent bien qu'il soit dépourvu de toute espèce d'animal; mais tu les rencontreras en grande abondance dans celui qui suit, sans pourtant y trouver d'être pareil à toi-même; ce n'est qu'après avoir traversé ce climat et être entré dans le suivant, la région humaine (2), que tu trouveras la créa-

(1) Le commentaire ajoute à cette description: Cette sphère met en mouvement toutes les autres qui lui sont assujéties, et constitue elle-même le temps absolu, divisé en parties relatives par les autres. Au delà il n'y a absolument rien, ni le vide, ni de la matière; elle est confinée par sa propre limite, l'infini n'existant pas comme il a été démontré dans la métaphysique.

(2) Dans le royaume des formes, d'abord on ne trouve rien que les quatre éléments confondus l'un avec l'autre et dont le développement s'explique dans les quatre sections qui suivent. — Après avoir passé la limite de la dernière, tu trouveras l'intellect pur, exempt de la matière et impérissable s'élever au milieu des puissances ennemies et formidables, c'est à dire les diverses facultés humaines, dont la *corne volante* signifie les intellectuelles avec la fantaisie, la *marchante* celles du mouvement et des passions entre lesquelles la partie à forme d'animal féroce indique l'*irascibilité*, et celle qui figure une

tion complète telle que tu la connais par ton séjour terrestre. Après avoir passé la limite la plus reculée du côté de l'Orient, tu verras le soleil s'élever entre les deux cornes de Satan, *la corne volante* et *la corne marchante*. Cette dernière est divisée en deux parties, l'une ayant la forme d'un animal féroce, l'autre celle d'un animal brut; entre ces deux parties, placées à la gauche du côté de l'Orient, il y a une lutte continuelle. Quant à la *corne volante*, elle se trouve dans une vallée à droite et n'est restreinte à aucune forme distincte et connue, mais est composée de diverses formes ou de leurs parties. C'est par exemple un homme qui vole, un serpent à tête de cochon ou un demi-homme, ou un pied, un bras seulement, c'est pourquoi sans doute les artistes s'en servent dans leurs compositions artistiques. L'âme humaine, maîtresse de cette région, a établi cinq voies de communications (c'est à dire les cinq sens extérieurs) soumises à un maître de poste, qui saisit tout ce qui vient de ce côté, et, sans en prendre connaissance, le rend au trésorier qui de même le présente au roi; alors une partie (c'est à dire la partie sensuelle) est rendue au garde de la force imaginative, tandis que le reste (la partie spirituelle) est confiée à un autre garde distinct (c'est à dire la réflexion).

Ces deux cornes attaquant continuellement l'âme humaine, vont jusqu'à troubler le cœur d'une vraie folie. Quant à la corne qui marche, la partie formée en animal féroce tend un guet-apens à l'homme en embellissant à ses yeux toutes ses mauvaises actions, le meurtre, la mutilation, l'oppression et la dévastation, en excitant sa haine et en le poussant à la violence et à l'injustice; tandis que l'autre partie, à forme d'animal inintelligent, ne cesse d'influencer l'âme humaine en

brute, la *concupiscence charnelle*. Or la corne volante, la fantaisie déréglée (comp. ci-dessus p. 415 dans l'introd.) a besoin d'être surveillée par l'âme. Le maître de poste est le *sensus generalis* (*ἡ κοινὴ αἰσθησις* d'Aristote) qui, ayant rassemblé les diverses impressions des cinq sens extérieurs, les rend au trésorier, c'est à dire la mémoire qui les présente au roi, c'est à dire l'âme maîtresse du tout; celle-ci se sert en partie de la force imaginative, en partie de la force réflexive, pour en tirer le sens caché. Nous avons trouvé la même comparaison en plusieurs endroits dans des œuvres d'Av. V. p. e. le traité de psychologie publié avec la traduction en allemand dans *Zeitschr. d. d. mor-genl. Gesellsch.*, par M, Landauer, B. 29, p. 390 de l'a. 1875.

embellissant la turpitude et la laideur et en l'exhortant sans cesse à s'y livrer; elle est querelleuse, et obstinée et ne se désiste pas de ses assauts avant d'avoir entraîné l'homme à la soumission complète. Elle est secondée en cela par les génies de la corne volante qui font rejeter à l'homme tout ce qu'il ne voit pas de ses propres yeux, adorer la nature et la création en lui insinuant qu'il n'y a pas de résurrection ni de rétribution des actions, ni de Seigneur spirituel de l'univers. — En avançant nous trouvons un autre climat habité par des êtres angéliques d'origine terrestre ou des génies, mais bien dirigés et éloignés des fautes des précédents; ayant adopté des mœurs spirituelles, ils entrent en communication avec l'homme, et ne le poussent à aucune mauvaise action; au contraire, ils lui donnent aide et assistance et contribuent à sa purification. Ce sont les facultés intellectuelles de l'homme, appelées *Djinn* et *Hinn*, parce que ces êtres, bien qu'ils soient à une grande distance des Intelligibles purs, sont doués par la nature du désir de secouer le joug de la force irascible et concupiscente (1). — Au delà de ce climat se trouvent ceux des anges: l'un d'eux placé du côté de la terre est peuplé d'anges terrestres, et parmi eux ceux de droite sont appliqués à la doctrine et à l'exhortation verbale, ceux de gauche à l'exécution des ordres reçus et à la pratique de la justice; ces deux groupes descendent dans la région des génies et des hommes et montent de même aux plus hauts cieux. On dit généralement que les gardiens d'en haut et les plus nobles écrivains (2) appartiennent à leur nombre, et que parmi eux il en est un à droite, à qui la prédication est dévolue, et qui est rangé du côté de la doctrine, tandis que l'autre, à gauche, est du côté de la pratique.

Celui qui réussit à traverser cette région, arrivera à la contrée, située au delà des cieux, et y contempera le germe de la création qui y est depuis l'éternité. Cette région gou-

(1) Cette dernière explication des noms *Djinn* et *Hinn* s'appuie sur la dérivation un peu forcée des verbes arabes *djanna* et *hanna* dans leurs significations d'être caché et désirer.

(2) Ces expressions se réfèrent au Coran, S. 82 v. 10-13. Ces anges, représentant les âmes raisonnables des hommes, surveillent les actions humaines et s'opposent aux passions pernicieuses.

vernée par le roi unique et omnipotent, est habitée par ses serviteurs fidèles qui lui sont attachés par la proximité et par l'application à l'exécution de ses volontés. C'est un peuple pur que n'atteint aucune inclination mauvaise, ni concupiscence charnelle, ni tentation d'injustice, d'envie, et de paresse ; à eux a été confiée la défense de la frontière de ce royaume qu'ils gardent personnellement. Distribués en plusieurs districts, ils se tiennent dans des forts élevés et des châteaux bien défendus, dont les matériaux sont de cristal et de pierres précieuses et dépassent en durabilité tout ce qui se trouve de semblable sous notre climat. La longévité leur est donnée en partage, et, jusqu'à l'âge le plus reculé, ils ne seront assujétis à aucune faiblesse, ni à aucune perte de forces dans l'exécution de leur fonction (1).

Au delà de cette région tu arriveras aux êtres en relation immédiate et continue avec le Roi suprême (c'est à dire les intelligibles exempts de toute matière), constamment occupés de son service et qu'ils gardent invariablement pendant toute l'éternité sans être remplacés par personne ; il leur est permis, de s'approcher du Seigneur, de contempler son trône majestueux et de rester à genoux autour de lui, jouissant de sa vue continuellement et sans aucune interruption. Ils ont les mœurs les plus douces, une grande beauté spirituelle et une pénétration extraordinaire ; une faculté merveilleuse de parvenir à la vérité, une figure ravissante et resplendissante et une forme parfaite. A chacun a été assigné un territoire limité, une place définie et un rang fixe qui ne peut être contesté ni partagé par personne. Le premier rang est occupé par cet être unique, le plus proche du Seigneur, qui est père de tous les autres (c'est à dire *l'intellect actif*) ; c'est par l'intermédiaire de cet être qu'émanent la parole et le commandement du Seigneur à tous les autres êtres de la création. Parmi leurs qualités merveilleuses est celle-ci, que leur nature n'est jamais atteinte ni par la vieillesse, ni par la décrépitude de l'âge. Le père avancé en âge est plus agile et plus jeune que le fils ; tous sont des esprits purs sans aucune enveloppe de matière, et

(1) Nous avons ici les âmes des corps célestes qui selon le Coran S. 72 v. 8 gardent l'accès des cieux les plus élevés.

ne sont dépassés en ceci que par le Seigneur seul, car ils ont encore une certaine relation avec la matière puisque le désir inné peut les mettre eux-mêmes en mouvement ou faire mouvoir d'autres encore, tandis que le Seigneur, la vérité pure, en est absolument exempt.

Celui qui Lui attribue une origine, est en une erreur parfaite, et de même celui qui pense, par ses louanges, épuiser ses qualités, est en plein délire. Pour Lui, il dépasse toute description possible, et par rapport à lui toute comparaison sensible est absolument impossible. Celui qui veut le décrire, ne peut qu'indiquer la distance qui le sépare de tous les attributs humains ; la beauté de son être est représentée par son visage et la bonté infinie par sa main ; cette beauté efface tout autre vestige de beauté, et cette bonté confond toute aspiration de générosité humaine. Si même l'un des chérubins voulait contempler son essence, son regard se troublerait, il reviendrait frustré dans son espoir, et sa vue serait éblouie par la contemplation. La beauté étant le voile de la beauté, et l'extérieur comprenant la cause de l'intérieur, sa manifestation reste toujours un mystère ; de la même façon, ou peu s'en faut, le soleil légèrement obscurci laisse entrevoir son corps, mais s'il respandit de tout son éclat, il se cache à l'œil humain, la lumière voilant la lumière. Pourtant ce Seigneur communique toujours sa splendeur à sa création sans réserve et avarice ; il est généreux dans l'effusion de son essence, abondant en bienfaits, et la plénitude de sa bonté est sans bornes. Celui qui a joui de la moindre vue de sa beauté, restera enchaîné pour toujours ; il arrive quelquefois que des hommes extraordinaires qui se sont donnés à lui et sont favorisés par sa grâce, instruits du peu de valeur du monde périssable, lorsqu'ils y reviennent, n'y éprouvent pour le reste de leur vie que des regrets et un sentiment de détresse.

Ici Hay b. Yaqzân termina son discours en ajoutant ces paroles : « Si je ne m'étais pas, en te communiquant cette exhortation, entièrement abandonné à Lui seul, notre Seigneur, j'aurais préféré m'éloigner de toi ; aussi, si tu veux, fais-toi mon compagnon sur la route du salut. »

C. IMITATIONS POSTÉRIEURES.

Nous avons dans ce petit traité dont nous publierons probablement le texte arabe, un exposé poétique de la doctrine mystique de l'émanation divine, semblable à celle qui se trouve dans l'exorde brillant nommé *al K̄outbet-al Ghorrâ* (1); c'est sous sa forme mystique que la philosophie grecque a été adoptée par les Arabes, peut-être déjà par al-Kindî, et certainement par al-Farâbi. Avicenne pourtant est justement réputé avoir fondé la philosophie arabe pour lui avoir, le premier, donné une base systématique dans ses grands ouvrages Aristotéliques, tandis que ses vues particulières, exposées dans ses petits traités, ont été empruntées aux écrits de l'école d'Alexandrie, de Plotin ou de Proclus. Cette direction mystique, appelée généralement *philosophie orientale*, a été continuée et développée ultérieurement par son illustre successeur Averrhoés, mais elle se perdit peu à peu dans le panthéisme Soufique. Notre petit traité a sans doute provoqué la composition du roman bien connu d'Ibn Thofail, portant le même nom, mais, comme nous l'avons vu, d'un contenu bien différent; il a passé en même temps dans la littérature rabbinique, où il a été imité ou plutôt traduit en hébreu par Aben-Ezra († 1174). Malgré sa forme un peu abrégée et cette différence que l'auteur y entreprend lui-même le voyage guidé par Hay b. Yaqzân, tandis qu'Avicenne n'en a de lui que la description, ce traité n'est qu'une traduction maladroite, portant le nom identique Hébreu « *Khay ben Meqîz* », et souvent enrichie de phrases empruntées à l'ancien testament. Elle a été publiée très fréquemment, et dans une édition de Constantinople (2) où elle se trouve réunie avec l'ouvrage rabbinique « *Reschith-Khochmah* », nous lisons au

(1) Publié par Golius dans l'ouvrage : *Proverbia quaedam Alii et carmen Tograi nec non dissertationes quaedam Aben Sinae*. Lugd. Bat. 1629.

(2) Cette édition de 1736 porte sur le titre en hébreu : « *Sepher Reshith Khochmah wenittosaph bo Sepher Khay b. Meqîz wehu mûsar hannepshesh derek khidah le Rabbi Salomo b. Gebirol*. (L'ouvrage Reshith Khochmah, auquel a été ajouté le traité Khay b. Meqîz, contenant une direction de l'âme sous forme allégorique par Salomo b. Gebirol).

titre une note curieuse, d'après laquelle elle n'appartiendrait pas à Aben-Ezra', mais à *Salomo ben Gebirol*. Nous savons par la belle découverte de f. S. *Munk*, que ce nom s'est caché bien longtemps sous la forme altérée du moyen âge *Avicébron*, qu'on trouve à tout moment cité dans les ouvrages philosophiques de cette époque. Cet auteur étant à peu près contemporain d'Avicenne et ayant vécu en Espagne, il est impossible de supposer qu'il y ait eu aucune communication directe d'idées entre eux, tandis que la grande ressemblance de leurs systèmes s'explique facilement par la raison, qu'ils ont tiré leur philosophie d'une source commune, soit de Plotin soit de Proclus ; mais quant à ce petit traité, il serait extrêmement difficile d'admettre qu'il fût, déjà pendant la vie d'Avicenne, arrivé en Espagne et qu'il y eût été traduit par un contemporain. Aussi, à défaut de meilleurs renseignements, il faut regarder Aben-Ezra' comme l'imitateur postérieur ou le traducteur, ainsi que la littérature rabbinique (1) l'a toujours estimé jusqu'aujourd'hui.

(1) Ce traité a été mentionné par de Rossi sous l'article d'Aben Ezra dans le « *Dizionario Storico degli autori Ebr.*, Parma 1802, t. I, p. II : « *Libretto in poesia che parla dell'anima e del premio e della pena della futura vita...* » M. Steinschneider considère son origine comme incertaine. V. *Zeitschr. für Mathem. u. Physik*, Leipzig 1880, 3 H. p. 76-77; dans l'édition du *divan d'Aben Ezra'* qui a paru tout récemment. [*Diwan des Abrah. b. Ezra mit seiner Allegorie Hai b. Meqiz*, herausg. von Dr. J. Egers, Berlin 1886.] le traité a été attribué à Aben Ezra'.

D

De 778  
80

ULB Halle

3/1

000 502 88X



